1re Année. Le 15 Septembre 1867. Numéro 11.

LE

PROGRÈS SPIRITUALISTE

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue Villedo, 13;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher),
chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Spiritisme, Magnétisme, Sciences et Arts

Bureaux de la Rédaction : A Paris, rue Villedo, 13

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue Villedo, 13;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher),
chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de Destenay.

AVIS

Tout Abonné qui désire assister à une des Soirées d'études données dans les salons de la rédaction, devra en faire la demande huit jours auparavant. — Mardi, jeudi et samedi de 1 heure à 6 heures.

AVIS

Les communications relatives à la spécialité du journal doivent être adressées aux bureaux de la rédaction où elles seront examinées, et, s'il y a lieu, insérées à tour de rôle.

M. A. Pezzani et ses existences de l'âme

(*Suite*)

Viennent ensuite trois ou quatre pages supérieurement écrites, donnant un magnifique tableau des vies spirites, mais peint sur une toile tissée avec les *peut-être*, les *si*, les *regrets*, etc. que nous venons de souligner.

Quelle est la Compagnie d'assurances qui se chargerait de garantir un château de diamants bâti sur des nuages?

Pour M. Pezzani ces nuages sont de solides rochers, car il s'écrie :

« Je le déclare dans toute la sincérité de mon cœur, « je n'ai jamais trouvé chez aucun écrivain la pluralité « des existences *mieux affirmée*, la nécessité des réin- « carnations matérielles pour les âmes imparfaites *mieux* « *établie*, l'attente au monde spirituel dans les inter- « valles de vie *mieux définie* (p. 263). »

Rendons à César ce qui appartient à César, et que M. Pezzani reprenne son *Carrément*.

Franchement, la brillante foi de l'auteur l'aveugle : il est si pénétré de toutes les sublimes folies qui enguirlandent nos archives éthéréennes, qu'il voit l'affirmation réincarniste même dans une hypothèse.

Mais, retournons à la page 460 :

« Or, s'il en est ainsi (nous savons qu'il n'en est « pas ainsi), ne voit-on pas que le souvenir des vies anté- « rieures..... gênerait extraordinairement les épreuves, « en leur enlevant la plupart de leurs difficultés, et « partant de leurs mérites, ainsi que de leur sponta- « néité ? »

Rép. : Pas plus *extraordinairement* que ne le font les remords de notre conscience, que ne le fait chez les Spirites l'ardente foi en l'avenir ; c'est déjà dit ; point d'hyperbole au verre grossissant.

« Nous vivons dans un monde où le libre arbitre est « tout-puissant, loi inviolable de l'avancement et de « l'initiation progressive des hommes. Si les existences « passées étaient connues, l'âme saurait la signification « et la portée des épreuves qui lui sont réservées ici- « bas. »

Rép. : Ici se révèle toute l'impuissance de l'argumentation : On ne demande pas, comme vous tenez à le croire, que chacun possède le panorama complet de toutes ses vies passées ; mais comme « celui-là seul est puni qui sait *pourquoi* il est puni ; » c'est une réponse à ce *pourquoi*, réponse sommaire, que réclame le bon sens. Si le Réincarnisme était, Dieu, en vertu de la loi *Economie des ressorts*, nous aurait dotés d'une réminiscence suffisante, et il n'aurait pas chargé de ce soin les millions de sages ou de fous, de despotes spirituels qui nous endoctrinent chacun à sa guise.

Et quand même on se rappellerait toutes ses vies antérieures, croyez-vous qu'il n'y aurait plus sur terre ni criminels, ni bagnes? Il y en aurait moins, c'est probable : serait-ce donc un malheur ?

L'univers non-matériel n'est donc pas assez étendu, assez varié, pour qu'il n'y ait pas quelque part un coin disponible, un milieu dans lequel votre monade sans dimension puisse continuer son œuvre de progrès ? La Puissance infinie serait donc limitée par le seul fait d'une création bornée, insuffisante même à la pensée humaine !

La Vérité est un diamant à mille et mille facettes dont chaque œil humain ne perçoit que quelques jets lumineux. M. Pezzani est, sans conteste, le privilégié sur lequel s'est projeté le plus grand nombre de ces rayons d'en haut. Depuis plus de trente ans, il reçoit et nous transmet de sublimes enseignements ; en même temps il nous expose le fruit de ses études profondes et de ses brillants aperçus. Nous ne connaissons, en France, qu'un seul homme qui lui fasse pendant, le Solitaire d'Argenteuil. Mais il doit payer et il paye son tribut à la faiblesse humaine : par fois, il saute à des conséquences que rien ne lie aux prémisses : il arrive, par exemple, à la Réincarnation que ne justifient ni le Dogme fondamental des vies successives (états), ni les preuves simplistes qu'en donne l'Ecole Spirite, et qu'il accepte.

Il refuse à qui en aurait grand besoin un souvenir de la vie antérienre, et il en donne aux êtres les plus élevés dans la hiérarchie du progrès, c'est-à-dire, à qui n'a plus besoin de ce cauchemar salutaire.

Il relègue au dernier plan nos faits matériels, prodiges qui seuls terrasseront le matérialisme, et qui donnent à réfléchir bien plus fructueusement que toutes les élucubrations de la science.

L'ENVOUTEMENT

La scène se passe à Brémont-sur-Seine, en Normandie. Un jour d'automne un chariot rempli de bohémiens gravit péniblement la grande rue de Brémont et s'arrêta non loin du marché. Le lendemain tous partirent, excepté un vieillard et une jeune fille de vingt ans qui vinrent s'installer dans une petite masure au bord de l'eau. Le vieillard mourut peu de temps après, et la jeune fille épousa plus tard un brave garçon du pays. Mais le président de Brémont, M. d'Oncières, avait cherché à séduire cette fille; il n'y avait pas réussi, et son ressentiment tomba sur Jean-Pierre, le mari de Guilda la bohémienne. Aussi à la suite d'une querelle, Jean-Pierre, ayant blessé un camarade, fut arrêté et mis en prison. Pendant ce temps le président renouvela ses tentatives auprès de la jeune femme; voyant qu'il ne réussissait pas, il se montra généreux et donna l'ordre d'élargir Jean-Pierre. Malheureusement ses camarades le plaisantèrent sur sa femme et sur le président. Celui-ci croyait avoir renoncé à Guilda lorsqu'il la rencontra un soir avec son mari; il les salua et leur sourit paternellement; mais Jean-Pierre, soupçonneux et jaloux, alla s'embusquer, dans la soirée, sous le mur du jardin de l'hôtel, à une petite porte qui servait, dit-on, aux sorties clandestines du président. Là il attendit caché dans l'ombre; vers dix heures il entendit craquer le sable du jardin sous des pas d'homme et se mit en posture. Un instant après, la porte s'ouvrait, et un homme s'aventurait avec précaution au dehors. Il avait à peine dépassé l'encadrement de la porte que Jean-Pierre, de son aviron brisé, lui asséna un coup terrible sur la tête. L'homme tomba foudroyé sans jeter un cri.

C'était le domestique du président.

Jean-Pierre fut arrêté, jugé et condamné à mort. Quand on donna lecture de la sentence, Guilda, qui jusque-là n'avait pas prononcé une parole, fit deux pas en avant et tendit son poing fermé vers M. d'Oncières, qui avait paru comme témoin.

— Président maudit, s'écria-t-elle, tu recevras ton châtiment.

Jean-Pierre fut exécuté soixante-douze heures plus tard.

Guilda se renferma chez elle; pour vivre, elle se mit à faire les cartes et à dire la bonne aventure; on la payait en monnaie ou en nature; elle prenait ce qui lui était indispensable et rendait le reste; passé dix heures elle ne recevait plus personne; mais sa fenêtre continuait d'être éclairée, tandis que des gémissements et des imprécations sortaient de sa masure. Quelques-uns, les plus hardis, après l'avoir quittée, étaient revenus sur leurs pas et l'avaient parfois entendue qui disait : « Les temps sont proches. » Mais le plus souvent les gens attardés s'enfuyaient vite, et prétendaient qu'à cette heure de la nuit la sorcière préparait ses philtres.

Pendant ce temps l'état de santé de M. d'Oncières préoccupait la ville et surtout sa famille. En soirée, à son whist ou pendant une conversation, le président avait de soudaines absences, de légers frissons, s'arrêtait, balbutiait et ne se remettait qu'avec effort. Il changeait beaucoup, son œil se creusait, sa taille se voûtait. Dès que la soirée s'avançait il s'enfermait dans son cabinet de travail. Le jeune d'Oncières, âgé de vingt-cinq ans, et tout récemment nommé substitut à Brémont, s'inquiétait de l'état de son père, autant en magistrat qu'en bon fils. L'affaire de Jean-Pierre l'avait contristé au plus haut point. Heureusement la position du président était sauve, il était tranquille à cet égard, mais le jeune homme ne l'était nullement sur ce que la manière d'être du prési-

Il s'arrête un instant sur les pages de nos médiums écrivains, mais pour les juger trop sommairement, trop sévèrement : il n'a pas vu que ce mode de communication entre nos deux mondes n'est qu'à l'état d'essai, et que, rarement toutefois, il nous a déjà valu des chefs-d'œuvre.

Continuerons-nous d'étudier notre auteur ? Tout le reste de la page 461 n'est qu'une éloquente paraphrase de ce que nous avons vu : toujours des affirmations carrées, sententieuses ; mais jamais de preuves. C'est à n'y pas croire : et comme le lecteur peut ne pas avoir en mains l'ouvrage qui nous occupe, nous ne pouvons résister au besoin de compléter nos citations :

« Indolente et paresseuse, elle (l'âme) se roidirait « quelquefois contre les desseins de la Providence et « serait paralysée par le désespoir de les surmonter ; « ou bien, mieux trempée et plus virile, elle les accepte- « rait et les accomplirait à coup sûr. Eh bien ! il ne faut « ni l'une ni l'autre de ces positions. »

Remarque : *Indolente* et *paresseuse*, depuis quand ? elle qui, d'après votre théorie, et dès sa sortie du monde spirituel, sortie de faveur, avait si bien pris sa résolution ! Si encore elle n'avait qu'à accomplir les desseins de la Providence ; mais vous voulez qu'elle les *surmonte* !

En outre qu'elle soit *indolente* ou *virile*, il ne s'agit ici que de ses propres desseins, de sa résolution si bien prise ; ne déplaçons rien. « Il convient que l'effort soit « libre, volontaire, à l'abri des influences du passé ; « le champ du combat doit être neuf en apparence pour « que l'athlète puisse y montrer et y exercer sa vertu. « L'expérience qu'il a précédemment acquise, les éner- « gies qu'il a su conquérir lui servent pour la lutte « nouvelle, mais d'une manière latente et sans qu'il s'en « doute, car..... »

Rem. : Donnons à ces fusées oratoires le temps de décrire leur courbe enrubannée de clinquantes étincelles ; puis, relisons, mais entre les lignes ; car c'est là qu'est l'*esprit* de la *lettre*, le vivifiant *esprit* de la *lettre* qui tue : et alors nous lirons :

« Il conviendrait que l'effort fût libre, à l'abri des « influences délétères du *présent*, puisque le réincarné « a dû laisser dans les eaux du Léthé la conscience de « sa force. Mais non ; riche d'un trésor qu'il ignore, il « devra s'en servir. Son expérience, ses énergies seront « cataleptisées *momentanément*, c'est-à-dire, tant « qu'elles lui seraient utiles, tant qu'il restera sur terre, « pas une minute de plus ! Le champ du combat sera « neuf, non *en apparence*, mais en réalité *pour que* « *l'athlète puisse y montrer et y exercer sa vertu* « endormie : c'est illogique, mais c'est nécessaire au « Dogme. Si, dès son entrée en lice, on lui a enlevé son « bouclier, son épée, on lui en a laissé l'ombre, *l'appa-* « *rence ;* et *sans qu'il s'en doute* encore, ô sainte pré- « caution ! car s'il le savait, que ne ferait-il pas avec un « si merveilleux talisman ? Ainsi raisonnaient les Eloïms « secondaires de la Création, en se disant : *L'homme a* « *touché au fruit de l'Arbre de la Science du Bien et* « *du Mal : empêchons-le de goûter du fruit de l'Arbre* « *de Vie, car il deviendrait semblable à nous.* »

Relevons, en passant, une répétition de principe échappée à l'auteur, et qui termine ainsi la phrase :

« Car, dit-il, l'âme imparfaite vient dans ses réin- « carnations pour développer ses qualités manifestées « déjà antérieurement, pour dépouiller les vices et les « défauts qui s'opposent à la loi ascensionnelle. »

Le double sujet à traiter était bien celui-ci :

La non-réminiscence est un argument non pas contre, mais pour l'affirmation réincarniste.

Or, quand l'auteur avance que l'âme imparfaite se réincarne (comme il l'entend, c'est-à-dire sans réminiscence), *pour* dépouiller..... etc., il oublie que ses adversaires lui refusent cette Réincarnation, *parce qu'*elle est privée de mémoire.

Affirmer un principe contesté (la nécessité de l'oubli) parce qu'il est indispensable à un autre principe également contesté (la Réincarnation), n'est-ce pas alléguer pour preuve la chose même qui est à prouver ?

Achevons, avec notre auteur, de *creuser plus profondément la question.*

« Qu'arriverait-il si tous les hommes se souvenaient « de leurs vies antérieures ? l'ordre de la terre serait « bouleversé, car il n'est pas présentement établi dans « ces conditions. Le Léthé ainsi que le libre arbitre sont « les lois du monde actuel. »

Rép. : Les libérés de Cayenne, réadmis dans notre milieu, n'ont certes pas noyé dans l'Océan Atlantique le souvenir de leur passé : aussi, beaucoup d'entre eux, d'abord dominés par la crainte, finissent, la conscience aidant, par accepter librement le joug du devoir social. Est-ce donc un mal ? et quand même la totalité de ces rentrants à la bouillotte se transformerait *à coup sûr* en modèles de vertus, croyez-vous que l'ordre serait bouleversé ?

Avec la réminiscence demandée, il y aurait moins de Cours criminelles ; partant, plus de Spirites, et ce serait fort heureux. L'ordre de la terre serait plus assuré, et puisque de tout temps il a été établi en vue du Progrès, nous croyons fermement qu'un peu plus rapide, le Progrès n'en serait que plus agréable à Dieu.

Cette dernière conviction nous fait rejeter la croyance à un *Léthé* dont les corollaires utopiques sont le soi-disant bienfait d'une non-réminiscence, la soi-disante nécessité d'une identité en léthargie.

Il en résulte que si les réincarnations passées sont essentielles au Dogme des réincarnations futures, ce Dogme ne supporte pas un examen approfondi, qu'enfin il faut nous résoudre à cette croyance plus logique :

La terre n'est point l'unique théâtre de nos diverses épreuves.

Terminons cet article par une dernière critique malheureusement trop fondée :

Il ne suffit point, comme le fait notre auteur dans son chapitre XI, de rééditer en 1866, et surtout d'approuver les arguments incomplets que délaye *le Livre des Esprits* spirites, arguments pris un à un dès 1863, et victorieusement réfutés dans *le Livre des Esprits spiritualistes.* Et puisque l'École réincarniste de Paris ne savait pas, ou ne voulait pas résoudre les dix ou douze problèmes qu'elle posait, mais que depuis on a traités sans peine, il appartenait à M. Pezzani, au grand-maître, de venir à la rescousse, et de ne pas imiter ceux que la Loi a punis, mais qui n'ont pas moins étouffé le Livre à sa naissance.

Il aurait pu laisser dans l'ombre les assertions suédoises, cosmogoniques, personnelles ou autres, négliger les artifices peu savants de la rédaction ; ou plutôt sourire, lui aussi, à l'absence de tout artifice, et passer sur tout ce qui n'attaquait pas son idole.

Mais il aurait aidé à découvrir enfin le côté faible, s'il existe, des arguments qui ébranlent toujours la Réincarnation.

En saine philosophie, tourner un obstacle est un aveu de faiblesse. UN ANCIEN.

(La suite au prochain numéro).

Le libre penseur.

Qu'est-ce qu'un libre penseur ? Si je comprends le français c'est celui qui veut être libre de penser et de croire ce qu'il veut ; croire à Dieu ou au hasard, à l'immortalité de l'âme ou au néant, à quelque chose ou à rien. C'est très-bien ; la liberté pour tout, surtout pour la croyance. Mais alors pourquoi le libre penseur

---

dent avait d'extraordinaire et d'incohérent. Il craignait d'y voir un dérangement d'esprit, mais par respect il n'osait l'interroger. Il se contentait donc de l'épier et se promettait de saisir le premier moment où le président serait, de lui-même enclin à la confiance, ou souffrirait assez pour ne point dissimuler le motif de son trouble.

Un soir que le jeune magistrat, en montant se coucher, passait devant l'appartement de son père, il crut entendre des plaintes étouffées et des soupirs. Il prêta l'oreille et le bruit lui parvint plus distinct. Le président marchait par la chambre et se lamentait. Le jeune homme n'hésita plus et frappa. Ce fut une voix effrayée qui lui dit :

— Qui est là ?

— C'est moi, mon père, répondit-il.

— Ah ! c'est toi ; je vais ouvrir.

Le président ouvrit en effet, prit son fils à bras le corps et l'entraîna rapidement vers la cheminée. M. d'Oncières était en robe de chambre, très-pâle, l'œil égaré, les mains tremblantes.

— Tu as bien fait de venir, Alfred, dit-il à son fils.

— Qu'avez-vous donc mon père ?

— J'ai peur, reprit le président à voix basse.

Ses mains tremblèrent plus fort, et il promena autour de lui des regards effarés. La peur est contagieuse. Le jeune homme se serra contre son père, et tous deux restèrent un moment silencieux.

— Expliquez-vous, mon père, murmura enfin le substitut, et rassurez-vous ; je suis là.

— Eh bien ! fit M. d'Oncières, il y a un mois que cela dure et augmente chaque jour. Ce n'a été d'abord qu'un malaise vague, indéfinissable. A l'heure où je vous quitte d'habitude, ta mère et toi, je me sentais enveloppé de frissons, de terreurs sans cause. Il me semblait que je cessais d'être moi, qu'une personnalité étrangère se mêlait à la mienne. J'écoutais, et je n'entendais rien, j'avais l'esprit tendu et je ne percevais aucun effroi précis contre lequel je puisse me débattre. Je souffrais en quelque sorte dans le vide ; puis peu à peu ce sont des douleurs aiguës, très-distinctes chacune, à secousses successives, lancinantes, telles que des piqûres d'aiguilles, que j'ai ressenties. Cela me tombait sur le cœur comme une pluie de traits de feu incessante et acérée. Non, ce n'est pas sur le cœur, je m'exprime mal, c'est sur tout mon système nerveux que s'abattait cette pluie déchirante, partielle et totale à la fois. Cela me paraissait intolérable, et pourtant ce n'était rien auprès de ce qui m'arrive aujourd'hui. Depuis quelques jours, ces tortures préliminaires ont perdu de leur acuité. Elles ne m'étreignent que lentement, avec une persistance traîtresse. C'est un réseau dont les mailles se resserrent et me font captif ; puis, à un moment donné que je sens s'approcher, mais dont je ne peux exactement apprécier la venue, je subis sur tout mon être une attaque soudaine, énervante, implacable, et la force m'échappe en même temps que la raison. Je t'ai dit que j'avais peur et je ne t'ai dit que trop vrai. Il y a quelqu'un de tout-puissant qui me hait et me poursuit, et contre qui j'essaie en vain de me défendre et de réagir. Tiens, continua M. d'Oncières, avec un soubresaut convulsif, voilà l'instant fatal. Ah ! que je souffre, grand Dieu ! que je souffre !

Le malheureux président se tordit dans une effroyable crise nerveuse à laquelle succéda une prostration complète. Son fils le soutint, l'assit dans un grand fauteuil et lui fit respirer des sels. Au bout de quelques minutes, M. d'Oncières revint à lui et ouvrit les yeux.

— Mon père, lui demanda le substitut, ne vous connaissez-vous pas quelque ennemi ?

Henri RIVIÈRE.

(*Revue des Deux-Mondes.*)

(La suite au prochain numéro).

se montre-t-il railleur et caustique envers celui qui veut en avoir une? pourquoi ne veut-il pas lui laisser le droit de penser comme il lui plaît, de croire en ce que bon lui semble puisque lui a le droit de ne croire à rien? C'est du despotisme. — Il affiche hautement son scepticisme parisien, il tâche de ne jamais oublier cette maxime grecque : « Souviens-toi de ne pas croire » et il plaisante, il tourne en ridicule celui qui ose dire qu'il croit à quelque chose.

Les libres penseurs — presque tous les critiques sont des libres penseurs — ne prennent au sérieux que ceux qui croient à leur talent. Quant aux autres ils les traitent de sots. C'est ainsi que M. Ed. About, du haut de sa plume, appelle l'*Avenir* une feuille de chou et professe le plus grand mépris pour le rédacteur en chef de cette feuille. Et cela pourquoi? Parce que ce rédacteur avait une croyance et qu'il osait le dire ; M. About lui ne croit à rien, qu'à son talent qui est incontestable ; mais c'est tout. Cela n'ouvre pas les portes du Ciel.

Un autre critique, homme de talent aussi, mais mordant et satirique, dans un feuilleton, à propos d'une soirée de spiritisme à laquelle il avait assisté, traite de *Cornac des Esprits* un homme sérieux et spirituel qui dirigeait la séance ; il ne le connaissait pas, mais peu importe, il l'appelle ainsi. Je ne sais si c'est un mot profond, toujours est-il qu'il n'est guère poli. Quelle est la croyance de M. Oscar Commettant, car c'est lui l'homme poli, le libre penseur qui traite ainsi les gens? Il vous rira au nez et vous dira qu'il ne faut croire à rien, et que ceux qui croient à quelque chose sont des niais. Croyez à l'esprit de ses feuilletons et cela suffira. Voilà les libres penseurs ; ils veulent la liberté pour eux ; ils veulent avoir le droit de nier tout, et de plus de vous insulter. Si vous dites un mot, vous êtes des sots, des niais, des toqués, des gens bons à mettre aux Petites-Maisons.

Vive Voltaire qui nie Dieu ; vive Rocambole qui est le vice personnifié ; vive la Dame aux Camélias qui est le type de la femme comme on les aime, et laissez de côté vos livres religieux et philosophiques, vos saint Vincent de Paule et vos abbé de l'Épée, vos Madame Necker et vos sœurs de charité ; croire à la vertu de ces personnes-là et à la moralité de ces ouvrages, c'est de la stupidité ; croyez à l'argent qui régit le monde et au plaisir qui est le but de la vie. — Voilà la morale de ces messieurs. — Quelques hommes plus sérieux nous parleront de la science, la seule chose, selon eux, qui soit digne d'attirer notre attention, la seule chose à laquelle il faut croire. Ceci est du positif, du réel ; hors de là tout est illusion et mensonge. Nous sommes des *libres penseurs*, voilà pourquoi, nous ne croyons à rien, qu'à la matière.

Eh bien ! moi aussi je suis un libre penseur ; je veux croire à Dieu, à l'immortalité de l'âme, à une vie dans un autre monde lequel correspond avec celui de la terre, à la vertu, à la science, à tout.

« Les spirites croient que les Esprits répondent à leurs interpellations. — Où est le mal, dit M. Jourdan? Ils peuplent Charenton... Je le déplore; mais pensez-vous que le jeu, les plaisirs malsains, les habitudes vicieuses, l'ivrognerie, etc., etc., ne peuplent pas Charenton aussi? »

Et ailleurs : « qu'on attaque le Spiritisme par les armes loyales de la discussion, rien de mieux.... Mais je n'oublie pas que les spirites ont le droit d'être spirites, comme nous avons celui d'être philosophes, libres penseurs, catholiques, protestants, etc., etc. Il faut *respecter toujours et sans cesse la liberté chez les autres* pour que les autres la respectent chez nous. »

Nous aimerions à trouver plus souvent ce langage modéré chez nos adversaires. Ainsi moi je ne vous traite pas de sots et d'idiots parce que vous ne voulez pas croire au Spiritisme, mais je ne vois pas de quel droit vous me direz des injures parce que j'y crois. Au moins aurai-je une supériorité sur vous : celle de la politesse, et une bien grande encore : celle de la tolérance. Ah! voilà la qualité qui vous manque ; vous êtes despotes ; vous voudriez que l'univers entier fût de votre avis. Vous croyez ramener les gens à vous par les sottises et les sarcasmes. Vous vous trompez. Les sottises ne sont pas des raisons, et ce n'est pas avec du vinaigre que l'on prend les mouches.

Le libre penseur est incrédule et il est fier de son incrédulité; il ne se dérange pas pour aller se convaincre, et s'il se dérange, il y va de mauvaise humeur avec la certitude que cela n'est point. Parlez-lui de quelque chose qui soit en dehors du positivisme le plus absolu. — Je n'y crois pas, dit-il, parce que cela ne peut pas être et je parie tout ce que l'on voudra que cela n'est pas. — Et il ne sort pas de là. — Si vous y croyez, ajoute-t-il, je vous plains de tout mon cœur ; du reste moi je ne crois pas à toutes ces bêtises-là ; il n'y a que les sots bons à cela. — Et comme lui est un homme d'esprit, il ne veut pas être confondu dans la foule des imbéciles.

Voilà la *liberté de pensée* et la tolérance.

LE FANATIQUE.

Malheureusement je sais que la tolérance est rare parmi les hommes. Si celui qui ne croit pas tourne en ridicule celui qui croit, celui-ci à son tour lance la foudre sur celui qui ne partage pas ses opinions. Celui qui se dit catholique vous envoie au fond des enfers si la moindre partie de votre croyance diffère de la sienne ; quant au *libre penseur* son affaire est faite; il est certain que Satan le fera bouillir pendant toute une Eternité dans une chaudière diabolique. Et nous qui sommes spirites, nous sommes damnés aussi! — Voyez notre position. Le *libre penseur* se moque de nous parce que nous avons une croyance à nous, une initiation ; le fanatique nous damne parce que nous avons cette croyance, cette initiation. Cependant nous croyons à Dieu, à l'immortalité de l'âme, aux miracles ou manifestations spirituelles. Que faire alors? De même qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, de même il faut croire à quelque chose ou ne croire à rien. Ridiculisés par les uns, damnés par les autres, c'est terrible. Où est donc la liberté de pensée et de conscience? Nous pouvons avoir également contre nous le *Siècle* et l'*Univers;* nous sommes pris entre le marteau et l'enclume. Le mieux est de marcher dans la bonne voie, celle de l'amour et de la charité, et de garder sa foi et sa conviction. En province, un monsieur de nos amis est traité de *calotin* par le maire de son village parce qu'il veut fonder une école de filles et qu'il croit à Dieu et aux âmes vivantes dans le ciel. Il est traité de *diable* et de *damné* par le curé de son village parce qu'il croit à l'existence de ces âmes, lesquelles peuvent communiquer avec nous. Si les bûchers de l'Inquisition pouvaient se rallumer, il serait sûr d'être brûlé par les premiers qui le prendraient.

Et pourtant cela ne serait pas ainsi si les hommes avaient un peu de bienveillance dans le cœur. Hélas! on en voit qui déchirent leurs frères, quoique étant de la même communion, et cela par rivalité, par basse jalousie. Que ceux qui nous ont précédés dans le ciel prient pour nous; qu'ils implorent la clémence divine pour nos fautes, car vraiment l'homme en général est bien despote, bien injuste et bien intolérant.

H^{ne} HUET.

Communication.

Marie (Esprit) ayant été évoquée, dicta ce qui suit, par la typtologie :

« Mettez de l'ordre dans vos séances afin qu'elles soient utiles à ceux qui veulent s'instruire. Ayez autant de foi que le centenier dont parle saint Matthieu, Chap. VIII, Vers. 1, 2, 3, 4 et 5, et vous ferez des miracles. »

Après cette citation, une personne demande à l'Esprit s'il pourrait en faire une autre dans un livre différent; ayant répondu affirmativement, on prit une brochure non coupée et on le pria de citer un passage; il frappa : définition de ce que nous sommes nous Esprits, page 63. — On coupa les feuillets et ce fut exact. — Puis on posa les questions suivantes :

D. — Comment peut-on connaître un bon ou mauvais Esprit?

R. — Un bon Esprit vous dira toujours de bonnes choses, vous donnera de bons conseils; un mauvais Esprit pourra vous tromper pendant quelque temps, mais vous le reconnaîtrez bientôt.

D. — Que faut-il faire pour avoir de bons Esprits?

R. — Soyez bons et humains et vous aurez de bons Esprits; que jamais la discorde n'habite parmi vous sinon les mauvais Esprits seront les plus forts; si vous êtes en paix l'Esprit de Dieu viendra à vous.

D. — Peut-on voir les Esprits?

R. — Oui, Dieu permet que les Esprits apparaissent aux vivants; c'est un fluide visible prenant la forme humaine; cela n'arrive que rarement dans les cas utiles aux desseins de la Providence.

D. — Dans les apparitions, touche-t-on quelque chose?

R. — Non, c'est un fluide impalpable, il n'y a pas de matière; si l'on veut toucher, c'est le vide.

D. — Dans les apparitions, l'âme prend-elle un corps?

R. — Elle prend un corps, c'est-à-dire une forme fluidique, vaporeuse, ressemblant au corps qu'elle avait sur la terre.

D. — Peut-on constater l'identité des Esprits?

R. — Oui, on le peut, quelquefois ce n'est pas tout de suite, parce qu'il y a de mauvais Esprits qui prennent la place des bons; mais ils se trahissent toujours, et on les reconnait.

D. — Comment expliquer ce passage : Allez au feu éternel.

R. — On l'a traduit ainsi, mais ce n'est pas la pensée du Christ telle que vous la comprenez; il n'a pas dit que ce feu brûlerait éternellement. L'enfer ou peines des coupables cessera quand le bien aura vaincu le mal; il faudrait donc que le mal fut éternel, alors le démon dans son enfer serait l'égal de Dieu, son rival et un rival redoutable, ce qui est impossible.

D. — Qu'est-ce que le démon?

R. — Le démon ou les démons sont de mauvais Esprits qui se plaisent à tourmenter les hommes; mais ce n'est pas le démon comme vous l'entendez.

D. — Ces démons étaient-ils des êtres incarnés?

R. — Quelques-uns ont appartenu à l'humanité qui a existé avant le premier homme de la bible; d'autres ont péché à l'état d'esprits; mais pour punir ces Esprits rebelles, Dieu n'a pu créer un lieu de supplices éternels et nous jeter en pâture à ces intelligences mauvaises.

D. — Il y a donc eu des mondes avant le nôtre?

R. — Il y a eu une génération d'hommes avant le vôtre, et quand celle qui existe finira, Dieu peut en créer une nouvelle. D'autres planètes ont été habitées avant la terre.

D. — Y a-t-il eu création, ou la matière est-elle éternelle?

R. — La matière n'est pas éternelle; Dieu seul est éternel, il a tout créé.

D. — Pouvez-vous nous dire comment il l'a créé?

R. — Non; ceci est son secret. Mes chers frères, ne tourmentez pas votre esprit et votre cœur en cherchant à résoudre ces questions, c'est le secret de Dieu, respectez-le.

MARIE (Esprit).

CAUSERIE

Un médium guérisseur.

Au moment où la presse parisienne s'occupe du zouave Jacob, il est bon d'en parler aussi à notre tour. Comme cela arrive toujours, la moitié parle en sa faveur, l'autre moitié cherche à le nier; mais les faits sont là, et à moins d'agir avec la plus mauvaise foi, d'être l'injustice personnifiée, on ne peut pas dire que *ce qui est n'est pas.* M. Jacob est un médium doué d'une faculté presque divine; il guérit sans savoir comment ni pourquoi; il GUÉRIT, c'est tout ce qu'il sait. Les personnes qui sont contrariées d'entendre parler de ce qui est bien et sort de l'ordinaire s'étonnent de ce que la loi le laisse agir librement. Elles seront heureuses si un jour il est frappé d'interdiction.

Pour l'édification de quelques lecteurs, je vais donner un ou deux passages d'un article de M. A. Kardec, intitulé *De la médiumnité guérissante;* elles sauront ce que c'est :

« La médiumnité guérissante s'exerce par l'action directe du médium sur le malade, à l'aide d'une sorte de magnétisation de fait ou de pensée.

« Qui dit *médium* dit *intermédiaire*. Il y a cette différence entre le magnétiseur proprement dit et le médium guérisseur, que le premier magnétise avec son fluide personnel, et le second avec le fluide des Esprits, auquel il sert de conducteur. Le magnétisme produit par le fluide de l'homme est le *magnétisme humain;* celui qui provient du fluide des Esprits est le *magnétisme spirituel.*

« Le fluide magnétique a donc deux sources bien distinctes, les Esprits incarnés et les Esprits désincarnés. Cette différence d'origine en produit une très-grande dans la qualité du fluide et dans ses effets.

« Le fluide humain est toujours plus ou moins imprégné des impuretés *physiques et morales* de l'incarné; celui des bons Esprits est nécessairement plus pur et, par cela même, a des propriétés plus actives qui amènent une guérison plus prompte. Mais, en passant par l'intermédiaire de l'incarné, il peut s'altérer comme une eau limpide en passant par un vase impur, comme tout remède s'altère s'il a séjourné dans un vase malpropre, et perdre en partie ses propriétés bienfaisantes. De là, pour tout véritable médium guérisseur, la nécessité *absolue* de travailler à son épuration, c'est-à-dire à son amélioration morale, selon ce principe vulgaire : nettoyez le vase avant de vous en servir, si vous voulez avoir quelque chose de bon. Cela seul suffit pour montrer que le premier venu ne saurait être médium guérisseur, dans la véritable acception du mot.

« Le fluide spirituel est d'autant plus épuré et bienfaisant que l'Esprit qui le fournit est lui-même plus pur et plus dégagé de la matière. On conçoit que celui des Esprits inférieurs doit se rapprocher de celui de l'homme et peut avoir des propriétés *malfaisantes*, si l'Esprit est impur et animé de mauvaises intentions.

« Le médium guérisseur reçoit l'influx fluidique de l'Esprit tandis que le magnétiseur puise tout en lui-même. Mais les médiums guérisseurs, dans la stricte acception du mot, c'est-à-dire ceux dont la personnalité s'efface complètement devant l'action spirituelle, sont extrêmement rares, parce que cette faculté, élevée au plus haut degré, requiert un ensemble de qualités morales que l'on trouve rarement sur la terre; ceux-là seulement peuvent obtenir, par l'imposition des mains, ces guérisons instantanées qui nous semblent prodigieuses; bien peu de personnes peuvent prétendre à cette faveur. L'orgueil et l'égoïsme étant les principales sources des imperfections humaines, il en résulte que ceux qui se vantent de posséder ce don, qui vont partout prônant les cures merveilleuses qu'ils ont faites, ou qu'ils disent avoir faites, qui cherchent la gloire, la réputation ou le profit, sont dans les plus mauvaises conditions pour l'obtenir, car cette faculté est le privilége *exclusif de la modestie, de l'humilité, du dévoûment et du désintéressement.* Jésus disait à ceux qu'il avait guéri : Allez rendre grâces à Dieu et ne le dites à personne.

« Comme il est donné à tout le monde de faire appel aux bons Esprits, de prier et de *vouloir* le bien, il suffit souvent d'imposer les mains sur une douleur pour la calmer; c'est ce que peut faire tout individu, s'il y apporte la foi, la ferveur, la volonté et la confiance en Dieu. Il est à remarquer que la plupart des médiums guérisseurs inconscients, ceux qui ne se rendent aucun compte de leur faculté, et que l'on rencontre parfois dans les conditions les plus humbles, et chez des gens privés de toute instruction, recommandent la prière, et s'aident eux-mêmes en priant. Seulement, leur ignorance leur fait croire à l'influence de telle ou telle formule; quelquefois même ils y mêlent des pratiques évidemment superstitieuses dont il faut faire le cas qu'elles méritent.

« Mais de ce que l'on aura obtenu une fois, ou même plusieurs fois, des résultats satisfaisants, il serait téméraire de se donner comme médium guérisseur, et d'en conclure qu'on peut vaincre toute espèce de mal. L'expérience prouve que, dans l'acception restreinte du mot, parmi les mieux doués, il n'y a pas de médiums guérisseurs universels. Tel aura rendu la santé à un malade qui ne produira rien sur un autre; tel aura guéri un mal chez un individu, qui ne guérira pas le même mal une autre fois, sur la même personne ou sur une autre; tel enfin aura la faculté aujourd'hui, qui ne l'aura plus demain, et pourra la recouvrer plus tard, selon les affinités ou les conditions fluidiques où il se trouve.

« La médiumnité guérissante est une *aptitude,* comme tous les genres de médiumnité, inhérente à l'individu, mais le résultat effectif de cette aptitude est indépendant de sa volonté. Elle se développe incontestablement par l'exercice, et surtout par la pratique du bien et de la charité; mais comme elle ne saurait avoir la fixité, ni la ponctualité d'un talent acquis par l'étude, et dont on est toujours maître, elle ne saurait devenir une profession. Ce serait donc abusivement qu'une personne s'afficherait devant le public comme médium guérisseur. Ces réflexions ne s'appliquent point aux magnétiseurs, parce que la puissance est en eux, et qu'ils sont libres d'en disposer. »

Ailleurs, il dit encore dans un autre article :

« Nous ferons observer que la médiumnité guérissante ne s'est point encore présentée, à notre connaissance, avec des caractères de généralité et d'universalité, mais au contraire restreinte comme application, c'est-à-dire que le médium a une action plus puissante sur certains individus que sur d'autres, et ne guérit pas toutes les maladies. On comprend qu'il en doit être ainsi lorsque l'on connait le rôle capital que jouent les affinités fluidiques dans tous les phénomènes de médianimité. Quelques personnes même n'en jouissent qu'accidentellement et pour un cas déterminé. Ce serait donc une erreur de croire que parce qu'on a obtenu une guérison, même difficile, on peut les obtenir toutes, par la raison que le fluide propre de certains malades est réfractaire au fluide du médium; la guérison est d'autant plus facile que l'assimilation des fluides s'opère naturellement. Aussi est-on surpris de voir quelquefois des personnes frêles et délicates exercer une action puissante sur des individus forts et robustes. C'est qu'alors ces personnes sont de bons conducteurs du fluide spirituel, tandis que des hommes vigoureux peuvent être de très-mauvais conducteurs. Ils n'ont que leur fluide personnel, fluide humain qui n'a jamais la pureté et la puissance réparatrice du fluide épuré des bons Esprits. »

H^me^ HUET.

MÉTÉOROLOGIE.

Une lettre adressée du village de Boutourlinovka (gouvernement de Voronége) au *Journal de Voronége*, contient le récit du curieux phénomène météorologique suivant :

Un peu après minuit, dans la nuit du 13 au 14 novembre, une croix, formée par des étoiles et brillant d'un éclat extraordinaire, est apparue dans le ciel du côté de l'orient. Autour de cette croix on voyait un cercle brisé, dans lequel on a remarqué un grand nombre d'étoiles filantes. Deux de ces étoiles était particulièrement remarquables. Venues de deux côtés opposés, l'une de l'orient et l'autre de l'occident, elles se sont rencontrées dans ce cercle, et le choc a produit une explosion. Le cercle et la croix sont ensuite devenus moins visibles, puis ont disparu entièrement. Ensuite a commencé une véritable pluie d'étoiles filantes tombant dans différentes directions.

La chenille se souvient-elle de l'œuf, la chrysalide se souvient-elle de la chenille, le papillon se souvient-il de la chrysalide, et enfin pour accomplir le cercle des métamorphoses, l'œuf se souvient-il du papillon ? hélas ! ce n'est pas probable; Dieu n'a pas voulu donner à l'homme cet orgueil de se souvenir, ne l'ayant pas donné aux animaux. Du moment que l'homme se souviendrait de ce qu'il était avant d'être homme, l'homme serait immortel.

A. DUMAS.

Le *Courrier de l'Isère* a donné de curieux renseignements au sujet du mouvement des terres à Saint-Ismier :

« Le glissement de terrain à Saint-Ismier, dont nous avons entretenu nos lecteurs, n'a pas discontinué, seulement le mouvement est plus lent, tout au moins pour la portion compacte des terres; quant à l'autre portion, celle qui est plus délayée, elle continue à couler comme une lave, à s'accumuler dans les cavités du torrent, pour se déverser ensuite sur les terres et au milieu du hameau de Rozat, entraînant toujours un nombre considérable de blocs de pierre.

« On évalue à deux millions et demi le nombre de mètres cubes de terrain en mouvement. L'affaissement de cette masse continue insensiblement, et le pied de la montagne se dénude peu à peu; des amas d'eau provenant des cascades se sont formés en deux endroits et pénètrent le sol, en sorte qu'il est impossible de prévoir au bout de quel temps cet accident cessera.

« Un phénomène aussi extraordinaire et surtout aussi persistant ne peut être dû évidemment qu'à une poussée énorme exercée par les eaux souterraines. Va-t-il s'échapper de là un cours d'eau dont jusqu'alors on n'aurait pas soupçonné l'existence? Nul ne sait.

« En attendant, un nombre considérable de curieux affluent tous les jours de Grenoble et des divers points de la vallée. L'administration des ponts et chaussées tient constamment des agents sur les lieux, pour surveiller la marche du terrain et diriger la construction des barrages qui protégent les maisons; néanmoins plusieurs sont envahies ou fortement menacées, et les propriétaires ont dû déménager. »

YRAM.

Le Rédacteur en chef : HONORINE HUET.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.